

TRADUIRE FREUD

Coordination et rédaction
EMMANUÈLE SANDRON

PETITE BIBLIOTHÈQUE SUBJECTIVE DU TRADUCTEUR FREUDOLOGUE

EMMANUÈLE SANDRON

Comment se faire une idée de la langue de Freud et des problèmes liés à sa traduction en français sans aller piocher dans les ouvrages écrits sur la question par des germanistes, des freudologues et des traducteurs ? Bref tour d'horizon...

***Vocabulaire de la psychanalyse*, Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, sous la direction de Daniel Lagache, Quadrige / PUF, 1^{ère} édition 1967**

Même s'il commence à dater, c'est l'ouvrage de référence par excellence. On notera que la toute première phrase en est, dans la préface de Lagache : « L'aversion contre la psychanalyse s'exprime parfois en sarcasmes visant son langage. » Le psychanalyste poursuit : « Il arrive qu'une traduction fidèle soit difficile et que la terminologie analytique donne alors une impression insolite que la langue de Freud ne donne pas, sans que les ressources de la langue du traducteur soient toujours exploitées ; dans d'autres cas, c'est la simplicité de la langue freudienne qui fait échapper à sa technicité. » Encore ceci : « Sans énumérer les types de difficultés qui se rencontrent, on peut se borner à dire qu'il en est de la terminologie analytique comme de bien des langages ; la polysémie et les chevauchements sémantiques n'en sont pas absents ; plusieurs mots n'appellent pas toujours des idées différentes. »

***Traduire Freud*, André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche et François Robert, PUF, 1989**

Cet ouvrage collectif dû au noyau dur de l'équipe de la traduction française des Œuvres complètes de Freud aux PUF définit les lignes d'orientation de cet ambitieux projet éditorial amorcé en 1988 : « Par

l'attention extrême portée à des termes comme *Trieb*, *Hilflosigkeit*, *Wunsch* ou *Nachträglichkeit*, par son commentaire renouvelé de certains passages où la lettre doit être scrutée avec précision, par sa critique acerbe des traductions acclimatantes de Marie Bonaparte et Anne Berman, Lacan, sans avoir jamais imposé ni même proposé une solution pour tel problème *technique* déterminé, a assurément exercé son influence en faveur d'un mode de traduction où le souci de la textualité, du "signifiant", du "vocalable", sert de boussole et de garde-fou, lorsque les vestiges de la "compréhension" risquent de pousser le traducteur à commenter ou à gloser, non... à traduire. »

Citant abondamment Antoine Berman², André Bourguignon, Pierre Cotet et Jean Laplanche prônent qu'une « traduction qui, avec une fidélité sans faille au texte d'origine, se donne pour but de "s'approprier l'étranger", ne peut, si elle est réussie, laisser inchangée la langue "d'arrivée". Les étrangetés indispensables, les inventions ou dérivations terminologiques, les hardiesses stylistiques finissent par modeler la langue de traduction ; toute traduction d'un *grand* auteur, si elle s'astreint à l'exigence de se tenir sans cesse au contact de son altérité, contribue nécessairement à l'enrichissement et à l'assouplissement de sa propre langue. »

Qu'on soit ou non d'accord avec cette note programmatique, elle est d'une lecture passionnante. Vient ensuite une terminologie raisonnée de Jean Laplanche expliquant les principaux choix de traduction de l'équipe des PUF. Un glossaire de François Robert clôt l'ouvrage, non pas glossaire de la langue allemande, mais « de la langue freudienne », dont l'objectif avoué est de donner une unité lexicale à l'énorme corpus des *OCF.P.*

Dans ***L'Écriture de Freud, petit manuel de langue freudienne à l'usage des simplificateurs***, PUF, 2003, la germaniste Janine Altounian reprend et étoffe les explications de Jean Laplanche sur les raisons de s'écarter des premières traductions de certains termes. Je m'arrêterai à l'exemple de la série des actes manqués (*Fehlleistungen*) que Freud expose avec humour dans *La Psychopathologie de la vie quotidienne*. Déjà, le *Vocabulaire* de Laplanche et Pontalis mettait en évidence (article « Acte manqué ») la présence du préfixe *ver-*, utilisé en allemand pour indiquer

1 « Nous le répétons à nos élèves : "gardez-vous de comprendre" », in Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 471.

2 Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Gallimard, 1984.

la déformation, dans tous ces ratés épinglés par Freud : *Vergessen* (« oublié »), *Versprechen* (« lapsus linguæ »), *Verlesen* (« erreur de lecture »), *Verschreiben* (« lapsus calami »), *Vergreifen* (« méprise de l'action »), *Verlieren* (« fait d'égarer un objet ») (les traductions françaises données ici proviennent du Laplanche et Pontalis). La démonstration tenait en un petit paragraphe. Elle occupe trois pages dans l'entrée que Laplanche y consacre dans *Traduire Freud* et une nouvelle page chez Janine Altounian. Et sert cet objectif : traduire cette suite de trébuchements en *ver-* par une suite de « méprises » (méprise d'élocution, de lecture, d'écriture, d'audition, etc.), pour que le lecteur sente bien la parenté qui court d'un terme à l'autre. Exit donc les « lapsus ». Mais entend-on encore la fulgurante irruption de l'inconscient dans « méprise d'élocution » ?

Janine Altounian montre comment l'équipe des PUF a systématisé cette stratégie de traduction à d'autres préfixes, à des suffixes et bien sûr à des radicaux (mots composés de *Wunsch*, *Leben* ou *Schreiben* par exemple). Ainsi, se dit l'observateur, la traduction française se contorsionne-t-elle pour rendre des effets de langue présents de manière plus ou moins visible en allemand, à contre-courant de la pratique habituelle des traducteurs germanistes (sauf peut-être en poésie), qui ne les considèrent pas comme pertinents mais simplement comme typiques de la structure de la langue allemande.

La structure de la langue allemande, sa respiration intérieure et l'emploi singulier que Freud en fait, tel est justement le propos de **Georges-Arthur Goldschmidt** dans deux volumes absolument passionnants parus chez **Buchet-Chastel** en 2000 : ***Quand Freud voit la mer*** et ***Quand Freud attend le verbe***. Cet écrivain français d'origine allemande, né à Hambourg en 1928, traducteur de Nietzsche, Kafka et Peter Handke, décrit la langue allemande « de l'intérieur » dans sa relation avec la psychanalyse, en faisant référence à son expérience quotidienne de l'allemand et à sa fréquentation des grands auteurs, avec des pointes d'humour et une vision qui frappe par sa singularité : « Sans cesse rythmé par le *auf und ab* (le “de haut en bas”), ou le *hin und her* (“l'aller-retour”), l'allemand évoque en quelque sorte le déroulement de la “scène primitive”, l'*Urszene*, telle que la surprit jadis le petit enfant, plus d'ailleurs par l'ouïe que par la vue. C'est cela aussi, peut-être, que rappelle le *fort-da* que Freud a si bien élucidé pour avoir été guidé par l'alternance de la langue allemande. »

Dans sa note liminaire au second volume, il écrit : « Une langue ne se sépare pas de son usage et le génie de Freud a été de voir ce que la langue allemande et les langues en général traduisaient, mais il se trouve que l'allemand est ici à fleur de texte et qu'il a singulièrement aidé Freud dans sa tâche. Le déroulement même de la langue semble aller au-devant de Freud. Freud a vu ce qu'on n'avait jamais vu avant lui, mais comme si la découverte psychanalytique avait emprunté en allemand les voies qui lui étaient propres. »

Comment mieux dire la difficulté de la traduction de Freud, et sa nécessité ?

Actes des Assises de la traduction littéraire à Arles 1988, Traduire Freud, Actes Sud, Arles

On ne répétera jamais assez à quel point les Actes des Assises de la traduction littéraire à Arles sont des documents précieux et vivants sur le travail des traducteurs littéraires. En 1988, ATLAS s'était risquée à consacrer toute une journée de débats à la traduction de Freud. Une belle brochette de germanistes (Jean-Pierre Lefebvre, Georges-Arthur Goldschmidt, Cornélius Heim, Bernard Lortholary) et de freudologues patentés (Jean Laplanche, Pierre Cotet, François Robert, Janine Altounian) y ont croisé le fer. L'atmosphère fut souvent tendue, malgré la modération ferme et cordiale de Marc de Launay, sous le regard de deux grands traductologues, Antoine Berman et Jean-René Ladmiral, et d'un public de traducteurs où on distinguait plusieurs analystes. On regrette que la journée n'ait pas été filmée, mais on dispose au moins de la retranscription de la bande-son !

Isolons deux moments de cette très riche journée, l'un très calme et l'autre un peu moins : la présentation de Michèle Cornillot sur Freud traducteur et l'intervention vigoureuse de Bernard Lortholary. Le traducteur de Kafka, Walser et Süskind a dit son indignation quand il a lu sous la plume de Jean Laplanche qu'il s'agissait de « traduire l'allemand de Freud en un français freudien », alors que le lecteur allemand, lui, n'est pas placé devant un allemand freudien, mais devant l'allemand tout court. Désolé d'apprendre qu'il s'agissait de respecter la syntaxe de l'allemand en français, ce qui est évidemment parfaitement impossible, il a donné trois raisons pour lesquelles « le désaide » n'est pas selon lui une traduction recevable de *Hilfflosigkeit*. D'abord, le mot, extrêmement banal en allemand, est compréhensible par un enfant de sept ans. Pourquoi, dès lors, le traduire par un

néologisme obscur ? Ensuite, il y a création d'un néologisme tout à fait inutile puisque existent « désarroi » et « désemparé », qui auraient parfaitement fait l'affaire. Enfin, en traduisant par « le désaide », on pose d'abord le substantif et c'est à partir de lui, par dérivation, qu'on va parvenir à l'adjectif. Ce faisant, on inverse le rapport entre adjectif et substantif qui était dans le texte allemand, où le raisonnement tourne autour de l'adjectif *hilfflos*. En d'autres termes, la traduction « fait passer comme une conséquence dérivée le vécu subjectif qui est dans l'adjectif allemand ».

« Votre philosophie du langage [...], a conclu Bernard Lortholary, consiste à penser que la signification d'un mot composé est la somme ou le produit des significations des mots qui le composent. [...] Il suffit d'ouvrir un dictionnaire, par exemple d'allemand, par exemple d'anglais, pour voir qu'un verbe affecté d'une particule n'a pas pour signification le sens de ce verbe plus le sens de cette particule. »

Après une joute verbale avec Antoine Berman, qui a invoqué Hölderlin et Rilke pour préciser le sens de *hilfflos*, Bernard Lortholary a rétorqué que Freud n'était pas allé chercher ses mots chez Hölderlin, mais dans la langue : « On est confronté à une situation où les gens qui traduisent Freud ont appris l'allemand dans Freud, pour la grande majorité, de même que les traducteurs de Heidegger ont appris l'allemand dans Heidegger, et ainsi de suite – ce qui fait qu'ils sont incapables de voir ce qui est de l'auteur et ce qui vient de la langue. Une bonne part du mal vient de là. »

Dans ce débat particulièrement incisif, je voudrais encore noter l'intervention du psychanalyste Jacques Nassif, qui a relevé la traduction « désirance » pour rendre *Sehnsucht* dans une phrase tout à fait banale d'un patient qui espérait simplement la fin de la séance : « Le texte de Freud, sa nouveauté, consiste à mon sens à réagencer les rapports entre l'écrit et l'oral. Cela ne devrait pas échapper à des traducteurs qui sont constamment confrontés à la difficulté, lorsqu'ils n'ont affaire qu'à un texte écrit, de faire sentir les inflexions de la langue parlée. Or, c'est ce à quoi un psychanalyste est constamment confronté. »

Et Freud traducteur ? Michèle Cornillot en a donné un aperçu très éclairant. Freud a essentiellement traduit un volume des œuvres de Stuart Mill, deux de Charcot et deux de Bernheim. Pour lui, traduire, c'était d'abord interpréter. D'après Jones, « au lieu de reproduire

méticuleusement les idiotismes de la langue étrangère, il lisait un passage, fermait le livre et pensait à la façon dont un écrivain allemand aurait exprimé les mêmes pensées ». Fort de sa connaissance de la langue d'origine, de la spécialisation des œuvres qu'il traduit et de son « style idiotique » qu'un professeur avait repéré chez lui au bac et dont il était si fier, Freud, par sa traduction extrêmement dynamique et contextuelle, cherche à reproduire sur le lecteur de la langue d'arrivée un effet qui soit le même que celui qui a été obtenu sur le lecteur de la langue de départ. Chez Bernheim, il traduit toujours « contrainte » par *Zwang*, « imagination » par *Phantasie* et « instinct » par *Trieb*. « La terminologie employée [par Freud] dans ses traductions, référée à la terminologie médicale, neurologique et psychiatrique de son temps, revêt à notre sens, écrit Michèle Cornillot, une importance capitale pour la traduction de ses propres œuvres. »

Le lecteur intéressé fera aussi son miel des très riches notes terminologiques de Denis Messier qui accompagnent ses traductions chez Gallimard et complétera ses connaissances au gré de ses lectures en picorant dans telle préface, telle postface, tel glossaire qui alimentent désormais les nombreuses retraductions de Freud. Dans le glossaire qui figure à la fin d'*Anthropologie de la guerre*, édition bilingue parue chez **Fayard** en 2010 qui regroupe *Malaise dans la civilisation*, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort* et *Pourquoi la guerre ?*, textes qu'il a traduits avec Marc Crépon, **Marc de Launay** fait le point sur plusieurs concepts importants, notamment sur « psychique ». Il y fait écho à une argumentation que l'on trouve chez Georges-Arthur Goldschmidt sur l'élément liquide (*See*, « lac » ou « mer ») que l'on entend dans le mot *Seele*, « l'âme », pour déclarer impossible la traduction par « animique », dérivé du latin *anima*, « le souffle », pour « des raisons de connotations évidentes », l'eau étant incompressible et le souffle admettant la compression.

Pour les fanatiques, signalons enfin des dictionnaires de psychanalyse plus récents : le *Dictionnaire de la psychanalyse*, Roland Chemama, Bernard Vandermersch (Larousse, 2009), le *Dictionnaire international de psychanalyse*, Alain de Mijolla et al., Hachette, (1^{ère} publication, 2002, revu en 2013), *L'Apport freudien, Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Pierre Kaufmann (dir.) (Bordas, 2003) et le *Dictionnaire de la psychanalyse* d'Élisabeth Roudinesco et de Michel Plon (Fayard, 1997, La Pochothèque, 2011).

Cette petite bibliographie très subjective ne donne qu'un aperçu du débat en cours. J'aurais voulu ajouter d'autres textes encore, comme la thèse de Michèle Cornillot sur Freud traducteur, *Le Matériau freudien* de Jean-Michel Rey (Ramsay) ou un numéro de *L'Esprit du temps*, codirigé par Marie Moscovici et Jean-Michel Rey et intitulé *La Décision de traduire : l'exemple Freud*. Ce n'est pas le désir de lire qui a manqué.

Le mieux est encore de plonger en apnée dans les textes... Selon qu'on lit Freud par intérêt général, scientifique ou linguistique, pour éclairer sa cure, ou pour soutenir sa pratique de la psychanalyse, et selon son caractère, on sera tenté de se contenter d'une seule traduction française, peut-être choisie grâce aux éléments figurant dans ce dossier, d'apprendre l'allemand et de lire le Viennois dans le texte ou... de tripler l'espace d'étagères dévolu dans son salon aux Œuvres complètes du maître.